

Danblon, Emmanuelle et Loïc Nicolas (éds). 2010.  
*Les Rhétoriques de la conspiration* (Paris : CNRS  
éditions)

François Provenzano

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/aad/1098>

DOI : 10.4000/aad.1098

ISSN : 1565-8961

**Éditeur**

Université de Tel-Aviv

**Référence électronique**

François Provenzano, « Danblon, Emmanuelle et Loïc Nicolas (éds). 2010. *Les Rhétoriques de la conspiration* (Paris : CNRS éditions) », *Argumentation et Analyse du Discours* [En ligne], 6 | 2011, mis en ligne le 15 avril 2011, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/aad/1098> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/aad.1098>

---

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.



*Argumentation & analyse du discours* est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

---

# Danblon, Emmanuelle et Loïc Nicolas (éds). 2010. *Les Rhétoriques de la conspiration* (Paris : CNRS éditions)

François Provenzano

---

## RÉFÉRENCE

Danblon, Emmanuelle et Loïc Nicolas (éds). 2010. *Les Rhétoriques de la conspiration* (Paris : CNRS éditions), 348 p., ISBN 978-2-271-06999-3

- 1 La théorie du complot est indubitablement un excellent objet pour la rhétorique : élaboration discursive construite sur le fil ténu qui sépare la conviction de la persuasion, le vrai du vraisemblable, elle offre une remarquable continuité historique et présente, sous la grande diversité de ses occurrences, des étonnants phénomènes de reprises et de mutations, dont le rhétoricien peut décrire l'agencement. Mais on pourrait dire tout aussi bien que la rhétorique est un excellent objet pour la théorie du complot : un corpus aussi riche et complexe éclaire en effet le fonctionnement même de l'appareil qui ambitionne d'en faire l'analyse. La série de contributions rassemblées par Emmanuelle Danblon et Loïc Nicolas présente ainsi le double intérêt de nous en dire autant sur la conspiration que sur la rhétorique. C'est essentiellement le second volet de cet apport que nous voudrions interroger ici, non sans avoir d'abord présenté brièvement le premier.
- 2 La conspiration<sup>1</sup> ne semble pas connaître de frontière historique ni géographique. Les corpus analysés au fil du volume en témoignent, puisqu'ils puisent à différentes époques et à différentes traditions culturelles. Parmi les discours étudiés, on distingue d'abord des occurrences s'inscrivant dans une formation discursive plus vaste, parfois pluriséculaire, souvent polymorphe. Marc Angenot retrace ainsi les avatars d'une logique conspiratoire qui s'incarne successivement dans l'anti-jacobinisme, l'anti-maçonnisme, l'antisémitisme et l'anti-sionisme. L'activité du pamphlétaire Edouard

Drumont, analysée par Cédric Passard, et le combat anti-maçonnique de l'Église dans l'encyclique *Humanum Genus* (1884), analysé par Jean-Philippe Schreiber, s'intègrent évidemment dans ces grandes séries historiques. En clôture du volume, et symétriquement à la contribution de Marc Angenot, Pierre-André Taguieff propose à son tour un large balayage diachronique des théories du complot, pour insister en fin de parcours sur les obsessions anti-américano-sionistes et anti-mondialistes (anti-capitalistes), qui caractérisent selon lui l'imaginaire conspiratoire contemporain.

- 3 Aux côtés de ces vastes territoires rhétoriques et de leurs illustrations paradigmatiques, certains articles mettent en lumière des corpus plus ponctuels ou moins évidents, dont l'analyse laisse éventuellement apparaître l'un ou l'autre lien idéologique avec les macro-logiques conspiratoires. Par exemple, Loïc Nicolas évoque la théorie du complot américain produite à l'occasion de l'élection de Barack Obama. Evgenia Paparouni se penche quant à elle sur les croyances entourant le groupe Bilderberg, qui rassemble à l'écart de toute médiatisation les principales puissances mondiales. Valérie André expose l'activité de Jean-Baptiste Louvet, écrivain et homme de presse de la période révolutionnaire, qui s'est attaché à dénoncer un complot aristocratique armé contre la France, aux lendemains de 1789. Enfin, Thierry Herman livre une analyse subtile et détaillée d'un documentaire télévisé contemporain prétendant révéler l'imposture de l'alunissage américain de 1969.
- 4 Si les Occidentaux sont principalement représentés dans cette longue histoire des théories du complot, le volume propose également deux analyses qui élargissent le cadre aux cultures musulmane et orientale. Evelyne Guzy-Burgman détaille en effet les ressources rhétoriques utilisées dans un « Appel » en soutien à Malika El Aroud publié sur un site pour musulmans francophones. Quant à Françoise Lauwaert, elle met en évidence le substrat historique et culturel qui explique la permanence, jusqu'à l'ère communiste, d'une logique inquisitoriale dans l'appareil judiciaire chinois.
- 5 Cette présentation sommaire invite à creuser la complexité d'un objet singulièrement éclaté, qui présente, sous l'évidence de ses dénominations admises (« théories du complot », « conspirations ») et de son apparente simplicité, de multiples étagements et appelle autant de démarches d'analyse.
- 6 Il faut dire que le titre même du volume (et l'illustration qui l'accompagne : *La conspiration des bataves* peinte par Rembrandt) peut déjà prêter à confusion, si l'on accepte d'être un brin naïf : s'agira-t-il de décrire la rhétorique des conspirateurs, c'est-à-dire la formation du discours par lequel s'organise une conspiration ? Non bien sûr : le niveau conspiratoire – appelons-le ainsi – n'est pas celui de l'analyse, mais bien le simulacre construit par l'objet à analyser, à savoir la théorie du complot, celle qui prétend démasquer les conspirations ourdies à des fins toujours inavouables et dans des dimensions qu'on présente volontiers comme insoupçonnées. Or, il n'est parfois pas si évident de faire le départ entre ces deux niveaux de l'objet (le simulacre conspiratoire et la théorie du complot) et certains des traits prêtés à celle-ci relèvent en réalité de celui-là. Le caractère totalisant, par exemple, n'est pas tant propre à la théorie que prêté par cette théorie au simulacre qu'elle construit. Les choses se compliquent encore si l'on envisage, comme le fait Evgenia Paparouni, le niveau de construction discursive encore supérieur : celui de la dénonciation des théories du complot, pris lui aussi dans des codes rhétoriques particuliers, dont l'article tâche précisément de montrer les limites et les apories.

- 7 Ces étagements multiples auraient sans doute pu être mieux distingués dans une mise au point liminaire. Mais la portée du propos des directeurs du volume dépasse en réalité l'objet conspiratoire et sa modélisation pour toucher au rapport entre la rationalité et la modernité. L'hypothèse de travail qui donne son orientation générale au livre s'apparente en effet à une lecture historico-cognitive, qui voit dans les théories du complot la rémanence d'une pensée mythique, archaïque, sous la forme moderne de l'obsession rationalisante et scientiste. Cette hypothèse est bien exposée dans l'introduction signée par les deux directeurs du volume, qui situent l'usage de la critique d'une part et le recours au paradigme indiciaire (Carlo Ginzburg) d'autre part comme les deux points nodaux de cette conjonction paradoxale entre deux formes de la rationalité humaine. Refoulé hors des canons de la modernité, le paradigme indiciaire continuerait de nourrir la rationalité moderne dans les nombreuses théories du complot qu'on voit fleurir au tournant du 18<sup>e</sup> et du 19<sup>e</sup> siècles. L'analyse rhétorique viendrait ainsi éclairer ce reliquat « archaïque » et décrire les procédés discursifs et logiques par lesquels il revêt les codes de la rationalité moderne et se rend ainsi redoutablement efficace dans sa circulation sociale.
- 8 On ne peut qu'être séduit par cette lecture solidement articulée sur le plan théorique, mais on peut, d'un autre point de vue, remarquer qu'elle tend à essentialiser à la fois la rupture historique de « la modernité » et la continuité cognitive de « la rationalité ». Certes, le relativisme épistémologique et l'esprit critique sont bien des traits particulièrement saillants de l'épistémè moderne, mais sont-ils pour autant spécifiques à cette épistémè ? Autrement dit : de quelle modernité parle-t-on exactement ? Quels sont les paramètres historiques précis qui définissent la situation rhétorique ici interrogée ? L'indétermination est particulièrement sensible dans les articles qui évoquent des contextes échappant aux grandes scissions propres au point de vue occidental sur l'histoire : la « modernité » chinoise analysée par Françoise Lauwaert ne peut être lue dans le même paradigme historique que la Révolution de 1789 ; quant à l'article d'Evelyne Guzy-Burgman, il en vient à parler d'un « geste postmoderne » où « les figures du Juif et du nazi se confondent » (p. 242). Cela dit, l'hypothèse historico-cognitive n'est pas l'unique cadre de lecture utilisé dans les contributions. Elle se combine, à divers degrés, avec d'autres approches, qui illustrent chacune une manière de concevoir l'apport de la rhétorique à une problématique comme celle de la conspiration.
- 9 Les contributions peuvent consister en l'analyse détaillée des procédés rhétoriques mis en œuvre dans un corpus « conspiratoire », pour dégager ainsi les vecteurs de l'efficace persuasive de ces discours et éclairer leurs constantes au fil des époques. Emmanuelle Danblon décrit ainsi de manière claire et convaincante les usages ambivalents des trois preuves qui caractérisent les théories du complot et en font un « genre rhétorique » à part entière : l'ambivalence du « doit » (d'hypothèse ou de nécessité) au niveau du *logos*, l'alternance du « libre penseur » et du « prophète » au niveau de l'*ethos* et le double *pathos* de renoncement et de honte par rapport à la valeur de liberté. Loïc Nicolas pointe quant à lui l'unicité de la cause, l'essentialisation des comploteurs et le principe de requalification des faits. Cédric Passard rejoint ces analyses et complète l'arsenal en évoquant une « herméneutique du secret » ; Evelyne Guzy-Burgman parle de « *pathos* du ressentiment » et d'« *ethos* victimaire », des dimensions bien mises en évidence également par Marc Angenot.

- 10 Enfin, tous ou presque relèvent la conversion des indices en preuves (la manifestation de l'abduction sous la forme linguistique de l'induction voire de la déduction) comme mécanisme fondamental des théories du complot. C'est notamment une idée développée par Thierry Herman, qui propose sans doute la description la plus précise du dispositif rhétorique de son corpus – il recourt également aux concepts de dualité énonciative, de basculement dans le registre judiciaire<sup>2</sup> –, mais, plutôt qu'une théorie du complot, ce dispositif nous apparaît avant tout comme une construction liée au genre particulier du documentaire télévisé, qui installe une importante gamme de médiations entre le « théoricien du complot » mis en scène dans l'émission et son auditoire.
- 11 C'est là ce que nous pourrions qualifier une approche rhétorique *stricto sensu*. On voit à l'énumération qui précède que les contributions sont, dans ce domaine, tout à fait substantielles. Si nous avons à formuler un léger regret, nous dirions qu'il manque à nos yeux une prise en compte plus explicite des dimensions médiatiques, de production, diffusion et circulation, des discours analysés. Nous l'avons dit déjà au sujet de l'article de Thierry Herman ; il en va de même pour celui d'Evelyne Guzy-Burgman, qui interroge lui aussi un genre textuel très particulier, pris dans un régime médiatique qui surimpose ses codes à ceux de la théorie du complot. En outre, ces approches rhétoriques *stricto sensu*, lorsqu'elles ne prennent pas la précaution de baliser clairement l'inscription historique de leur corpus, s'exposent au risque de la généralisation abusive des traits qu'elles mettent en évidence, ou de la reconduction de ces traits à des catégories très abstraites (« démarche scientifique », « sociétés closes »), boîtes noires qu'il s'agissait précisément de déployer par l'analyse.
- 12 La rhétorique est aussi représentée dans ce recueil d'une manière réflexive, non plus uniquement comme un cadre d'analyse à appliquer sur des corpus, mais comme une pratique culturelle qui est prise elle-même dans les configurations épistémiques qui sont interrogées. Emmanuelle Danblon précise ainsi que la rhétorique en tant que technique du discours doit sa naissance au « terreau ambivalent de la rencontre entre le monde archaïque et le monde moderne », tout comme les théories du complot (62). Ainsi, Loïc Nicolas inclut-il dans son corpus de théories du complot « le complot de la rhétorique contre la raison », aux côtés du « complot américain » et du « complot juif international » (78). La rhétorique serait-elle donc conspiratoire ? Par qui, quand, et comment est-elle représentée de la sorte ? On voit bien toute la fécondité d'un tel questionnement, ici ouvert ponctuellement. Si ce type d'emboîtement (de l'outil dans l'objet) peut prêter à confusion lorsqu'il n'est pas clairement systématisé, il signale opportunément que la rhétorique est cette discipline qui, comme la sémiotique sans doute, ne cesse d'interroger ses propres fondements à chaque fois qu'elle s'ajuste à un corpus.
- 13 Enfin, un troisième type d'approche choisit d'articuler l'analyse rhétorique à d'autres ensembles disciplinaires déjà définis : les sciences cognitives (Marc Dominicy, Olivier Klein et Nicolas Vanderlinden, Evgenia Paparouni), l'histoire des idées (Marc Angenot, Pierre-André Taguieff), l'histoire littéraire (Valérie André), l'histoire religieuse (Jean-Philippe Schreiber) ou encore l'histoire des institutions (Françoise Lauwaert). Nous avons déjà évoqué la lecture historico-rhétorique de Marc Angenot, qui considère la conspiration comme une « logique », comprise comme un « effort de rationalité », dont les mécanismes sont rapportés à chaque fois à une certaine topographie sociale. Nous reviendrons plus bas sur la contribution de Pierre-André Taguieff, qui relève à nos yeux

d'une histoire *idéologique* des idées. Les travaux d'histoire littéraire, d'histoire religieuse et d'histoire des institutions utilisent quant à eux la rhétorique comme une science auxiliaire, utile pour la compréhension et éventuellement l'approfondissement de certains aspects à partir d'un autre point de vue que celui de la discipline principale<sup>3</sup>.

- 14 C'est sans doute l'articulation avec le paradigme cognitif qui nous apparaît comme la plus problématique. Marc Dominicy expose par exemple ce qui constitue selon lui les trois démarches cognitives à la source de la théorie du complot, quant à la conception de la causalité, quant à la notion de « fait » et quant à la notion d'inscrutabilité sémantique. Chacune de ces démarches est associée à une (ou des) stratégie(s) rhétorique(s) particulière(s), mais jamais mise à l'épreuve de cas précis. On saisit donc difficilement ce que l'étiquetage rhétorique vient ajouter à l'importante sophistication du modèle explicatif cognitiviste. Celui-ci procède d'un point de vue typologique très général sur les théories du complot, qui semble isoler la cognition des conditions socio-historiques de son exercice. C'est sensiblement la même approche qui est adoptée dans l'article d'Olivier Klein et de Nicolas Vanderlinden, qui distinguent par exemple le « postulat cartésien » de la « conception spinoziste » accordant une place aux croyances, pour réfuter le constat de « rationalité pathologique » souvent dressé à propos des théories du complot.
- 15 On voit donc bien que, sur un objet comme les théories du complot, les sciences cognitives questionnent les fondements et la cohérence épistémologiques de la rhétorique, et la placent face à une alternative entre un paradigme plutôt historiciste et un paradigme plutôt essentialiste. C'est tout le coup de force de l'hypothèse avancée par les directeurs du volume que de tenter une articulation entre les deux branches de cette alternative, en proposant un questionnement sur la « rationalité moderne » – nous avons souligné plus haut la fécondité mais aussi les limites que présente à nos yeux une telle hypothèse.
- 16 Enfin, il nous reste à dire un mot de la question de la position de l'analyste qui, sur de tels corpus, ne peut manquer d'être soulevée. L'introduction affronte directement cette question en présentant l'analyse rhétorique comme une troisième voie entre la simple description et la condamnation. Nous précisons, pour notre part, que cette troisième voie n'épargne pas à l'analyste de prendre position malgré tout, même s'il se refuse à condamner. Par exemple, l'emploi, par les auteurs de l'introduction, du terme « tyrannique » (12) à propos des théories du complot renvoie bien à une certaine axiologie assumée par les analystes. Il nous paraît d'ailleurs tout à fait légitime de mettre en lumière cette tyrannie des discours, lorsqu'ils se soustraient à toute mise en question et exercent ainsi une violence symbolique sur ceux à qui ils s'adressent. Mise en lumière, et non forcément dénoncée au nom d'une position normative, cette violence apparaît pour ce qu'elle est, c'est-à-dire une atteinte aux droits des individus<sup>4</sup>.
- 17 Mais c'est surtout par le copieux article final de Pierre-André Taguieff que la question de la position d'analyse nous semble posée avec acuité. L'auteur est la référence la plus citée par tous les autres contributeurs au volume. Ses nombreux livres sur les théories du complot font autorité et le large panorama bibliographique qu'il brosse dans la première section de son texte (et qui inclut beaucoup de références anglo-saxonnes), tout comme les aperçus pénétrants qu'il livre ensuite témoignent de sa maîtrise approfondie de ce champ problématique.
- 18 Cependant, on trouve également sous sa plume des charges violentes contre une série de discours, jamais clairement identifiés mais plutôt étiquetés génériquement, censés

incarner le vaste réseau de la conspiration contemporaine. Les « sciences sociales », dans leur visée démystificatrice, seraient la face jargonnable des théories du complot ; « Internet », qui « diffuse ce mélange de vrai et de faux » (309) à l'échelle planétaire et repose sur un dangereux égalitarisme<sup>5</sup>, serait un autre vecteur diabolique ; enfin, la vague nuée des « mouvances d'extrême gauche », qui s'appuie sur les deux leviers précédents, perpétue la « démonologie anticapitaliste » en plein 21<sup>e</sup> siècle. On peut bien sûr être d'accord, ou pas, avec ces affirmations. Le problème à nos yeux est qu'elles sont formulées d'un point de vue qui ne dit pas son nom et qui entretient une confusion entre le registre dogmatique de l'article scientifique et la prise de position polémique, qui demanderait que soit explicitée la position socio-idéologique d'où elle s'énonce. On pourrait énumérer, au fil des pages, la gamme des présupposés doxiques, des généralisations, des oppositions manichéennes, des références vagues, des allusions *ad hominem* qui tissent le discours de l'auteur et nous ont donné à plusieurs reprises le curieux sentiment de lire une dénonciation d'un vaste complot « progressiste », bref une théorie du complot des théories du complot contemporaines.

- 19 Si elle présente à nos yeux des échos dissonants par rapport à l'ensemble du volume, cette contribution dit, elle aussi, quelque chose de la rhétorique, à partir du point de vue conspiratoire : traitant d'objets chargés d'axiologies parfois extrêmes, l'analyse rhétorique se doit de déclarer précisément d'où elle s'énonce, pour éviter d'être saisie dans les conflits de valeurs qu'elle a pour tâche première d'objectiver.

---

## NOTES

1. Ou plutôt : les discours qui prétendent dénoncer la conspiration. Nous reviendrons tout à l'heure sur ces difficultés terminologiques.
2. Avec, sous-jacente, l'idée que la disqualification de l'adversaire tient ici à son refus d'accepter une modification du contrat rhétorique de départ.
3. Celle-ci continue malgré tout d'informer l'ensemble de la problématique : par exemple, l'article de Valérie André traite bien moins des théories du complot que des codes de l'éloquence parlementaire et de la contamination réciproque de l'écriture de presse par des procédés de fictionalisation.
4. À l'inverse, on s'étonne franchement de relever des évaluations explicites – et positives – du corpus analysé chez Evelyne Guzy-Burgman (l'Appel en soutien à Malika El Aroud, intitulé « Méfiez-vous des lions blessés, lâchement poignardés ! », consultable à cette adresse, pour que chacun puisse s'en faire une idée : <http://news.stcom.net/modules.php?name=News&file=article&sid=1377>), qui conclut son article par cette curieuse confession : « [...] comment expliquer ce tour de force rhétorique qui consiste à subsumer, sous une seule figure, la violence et la douceur, les valeurs archaïques et les principes de la modernité ? Sans doute la *capacité exemplaire* de la rhétorique contemporaine d'articuler avec *talent* héroïsme et ressentiment, lendemains qui chantent et désenchantement, constitue-t-elle ici un élément de réponse » (p. 252, nous soulignons).

5. « L'égalitarisme qui règne au sein de la communauté des internautes est à l'image de l'hyper-égalitarisme du démocratism vulgaire. Comment ne pas y déceler une forme douce de nihilisme ? » (p. 318).

---

## AUTEURS

**FRANÇOIS PROVENZANO**

Université de Liège